

# faire de la critique II

corinne rondeau

---

On se rappelle de ces livres de Clement Greenberg, d'Harold Rosenberg, de Michael Fried ou de Rosalind Krauss qui prenaient le risque de théoriser au cœur de la modernité le changement des formes, des contenus, des concepts et de leurs effets. Il ne s'agit pas de les prendre pour les derniers maîtres mais de faire résonner, comme eux, l'art de leur temps avec d'autres temps de l'art. Ce risque de résonance était en rapport avec l'histoire de l'art de la vieille Europe qui avait légué son mythe, sa rupture et le monde propre de l'art. Savoir s'ils avaient raison n'est pas notre problème mais de constater que le risque de résonance, c'est-à-dire d'impliquer des singularités hétérogènes et d'en théoriser leurs relations, est quasi absent de la critique contemporaine.

On pourrait partir d'un constat simple qui consisterait à dire que l'ère de la critique est absorbée par l'ère de la vitesse et de la communication dans laquelle se délite un premier temps la critique : écrire ! Écrire suppose un lecteur, et c'est de ce premier point que s'engage l'information nécessaire. Puis très vite le désir de faire voir et de faire penser s'impose. Mais ce désir suppose autre chose : le risque de désapprendre - chaque fois - ce qu'on sait d'un artiste, d'un mouvement, d'une œuvre pour faire l'expérience renouvelée de la création.

Deux cas sont possibles.

Le premier consiste à « *se désécialiser* ». Cela signifie de ne plus être le spécialiste de tel art dont le revers implique de rejeter ce qui n'est pas connu de soi (« je ne parle que de ce que je connais »), se faire l'amateur non éclairé (« je ne suis pas légitime pour en dire quelque chose »). Se désécialiser suppose donc de reprendre ce qu'on ne sait pas, moins pour apprendre que pour provoquer de nouvelles tensions et relations aux choses. C'est une manière d'inventer.

Le second consiste à « *déshistoriciser* ». Cela suppose de connaître un peu l'histoire de l'art - la fréquentation des musées et des expositions est suffisante - pour sortir des discours majeurs et tenter des brèches en faisant surgir des connexions oubliées, mineures, appauvries ou manquantes. Cela impose de ne plus être un sujet connaisseur tout en étant un sujet connaissant. C'est une manière de théoriser.

L'optimisation de ces deux cas serait leur union : inventer et théoriser. Autrement dit : comment peut-on théoriser en inventant ou peut-on inventer en théorisant ? C'est par ce mouvement

qu'émergera du concept. Pour le coup, ce temps-là n'est pas de l'information, mais des effets d'agencements qui emportent l'idée qu'on peut penser la création par n'importe quel bout, à condition que ce bout soit un désapprentissage pour soi-même. Mais un risque se dévoile alors dans la sphère publique : le critique peut ne pas être reconnu et occuper légitimement sa place.

Critique de l'art féminin, critique de l'art minimal, critique multi-média... mais après tout, qu'est-ce que cela change : on sait toujours ce que le spécialiste a à dire ! Qui s'abandonne à être un sujet quelconque, c'est-à-dire à être soi, afin d'occuper une place au moment de l'énonciation ? Car ce qui compte n'est pas d'être un perceuteur ou un garant de la vérité mais d'entreprendre dans le temps - long temps de fréquentation de *tout l'Art* - la force d'énoncer et de renoncer à la manie de la conquête du territoire culturel et mondain. Autrement dit être quelconque c'est devenir quelqu'un !

Fréquentant des spécialistes de l'art contemporain, je m'étonne toujours de leur retrait sur les formes anciennes et sur la condition historique de l'expression artistique. Ce n'est point un regret qu'ils expriment mais un inconfort comme si l'art passé était un temps moins vivant que le contemporain. Pourtant, ne sont-ils pas les mieux placés pour tisser des liens insoupçonnés - sans tomber dans l'anachronisme stérile - afin de théoriser le temps de l'art dans celui de la culture ? Certes, on pourra me rétorquer sans trop de difficultés que l'art a subi des ruptures, que les catégories d'hier ne sont plus les catégories d'aujourd'hui. Mais le tour de passe-passe est simpliste quand l'alternative est celle du passage. Alice passait bien d'un espace à un autre sans même qu'il y ait une explication rationnelle. C'est donc d'une logique propre dont la critique a besoin.

Pour faire vivre le désir de l'art du côté de son récepteur, et qu'on appelle à l'envi le spectateur, il faut produire des déconstructions des discours dominants et spécialisés pour lui donner une idée simple : le plaisir de l'art ne passe pas par le fait d'apprendre et de savoir mais de voir, d'inventer et d'énoncer. Faire de la critique suppose alors de retrouver son spectateur : soi-même !